>SORTIE LE 10 NOVEMBRE 2010

Rubber
DE QUENTIN DUPIEUX

ATTENDEZ UN PNEU !

À LA FOIS AVANT-GARDISTE ET PRIMAIRE, LE NOUVEAU LONG-MÉTRAGE DE L'AUTEUR DE **STEAK** DISSIMULE, SOUS UNE STRUCTURE À TIROIRS, UN PUR FILM D'HORREUR METTANT EN SCÈNE UN MONSTRE POUR LE MOINS INÉDIT. ET IL N'EST PAS CONTENT…

Comme il s'agit d'une histoire qui met la gomme, enclenchons la 5e vitesse pour aller directement au générique de fin. Celui-ci reprend, 80 minutes plus tard, le speech introductif d'un comédien attifé en policier américain. Il entame une sorte de profession de foi plaçant **Rubber** sous le signe du non-sens absolu, avant qu'un gringalet aux allures de comptable distribue des jumelles à des quidams attendant dans le désert. Et ceux-ci de pointer leurs lunettes grossissantes vers l'horizon, pour observer le film qui va bientôt commencer…

On retrouve donc l'espèce de délire pince-sans-rire qui imprégnait le premier long-métrage de Quentin Dupieux, **Steak**, s'exprimant dans les commentaires aberrants de ces étranges spectateurs et dans une curieuse forme de burlesque à combustion lente. Premier exemple de ce dernier : l'arrivée de la voiture de flics, serpentant pour renverser une à une les chaises disposées le long de la route, tel un skieur passant des piquets sur une pente de slalom. D'aucuns ont pourtant regretté que cet ahurissant dispositif serve au cinéaste à tout expliquer à l'avance, et à assurer ainsi ses arrières après l'insuccès notoire de sa précédente tentative. Peut-être. Mais la clé est donnée par la répétition du discours inaugural. Au début, il est prononcé face caméra, alors que l'espèce de bêtisier final le montre sous un autre angle, avant qu'un raccord dévoile un espace vide là où étaient censés se tenir les voyeurs à jumelles. Le cinéma c'est du théâtre, disait l'autre. **Rubber** s'amuse à brouiller les pistes sur la nature du « quatrième mur » s'étendant en deçà de l'écran ou des planches, et qui pourrait aussi bien être occupé par la caméra (le film est découpé de manière classique, sans chercher à épouser le point de vue de spectateurs juchés sur un talus), le public (celui qu'on voit à l'image, nous) ou encore une salle vide, un grand rien qui ferait chuter l'ensemble dans le néant. La réalisation joue avec ces différentes hypothèses pour ménager d'hilarantes transitions, ouvrant sur plusieurs niveaux de réalité. Le comble est atteint quand, à la suite d'une méprise, les protagonistes se retrouvent livrés à eux-mêmes, comme des acteurs abandonnés dans un théâtre sans metteur en scène, sans canevas, et ayant toutes les peines du monde à relancer le récit.

Mais ce dernier, ce film dans le film, cette pièce dans le film, ce film dans la pièce, que raconte-t-il ? La rumeur parlait d'un slasher dont le tueur serait un pneu. Eh bien… c'est ça. Les jumelles, et avec elles l'objectif, se braquent sur une décharge où un bout de caoutchouc se relève soudain, et taille son chemin avec une splendide indifférence pour ces humains ne sachant plus s'ils sont personnages ou spectateurs, et pour toute cette mise en abyme que nous venons de détailler laborieusement. En particulier, il se découvre la faculté de vibrer de plus en plus fort, jusqu'à faire exploser les têtes qui ne lui reviennent pas ! Le plus frappant, c'est cependant qu'on s'identifie facilement à ce boyau, et pas seulement parce qu'il s'éprend fissa de la belle Roxane Mesquida, dont il épie les charmes au sortir de la douche. L'utilisation de trucages mécaniques voire artisanaux (pour les plans rapprochés, on imagine un accessoiriste remuant le pneu hors champ) confère une personnalité sensible à ce drôle de croquemitaine : son apprentissage où il apprend à rouler puis à tuer, ses hochements d'hésitation devant une chose inconnue, son léger mouvement de recul lorsqu'on lui claque la porte au nez, etc. On se retrouve ainsi comme à l'aube du cinéma, ou du moins d'un genre usé qui regagne par là toute sa fraîcheur. Déjà, le générique étalait un rustique lettrage blanc évoquant quelque série Z de la fin des années 70. Le final signe la poursuite de la contamination, en orchestrant un « minimum overdrive » tandis que le score de Mr. Oizo, double musical du cinéaste, s'applique à moderniser les stridences synthétiques de l'époque. Dupieux a tout compris.

Gilles ESPOSITO

FRANCE/USA. 2010. RÉAL., SCÉN. ET DIR.PHOT.: QUENTIN DUPIEUX. MUS.: GASPARD AUGÉ. MR. OIZO. PROD.: GREGORY BERNARD ET JULIEN BERLAN POUR REALITISM FILMS, ELLE DRIVER, ARTE FRANCE CINÉMA, 1.85 FILMS, SINDIKA DOKOLO ET BACKUP FILMS. INT.: STEPHEN SPINELLA, ROXANE MESQUIDA, WINGS HAUSER… DUR.: 1H24. DIST.: UFO DISTRIBUTION. SORTIE LE 10 NOVEMBRE 2010.

Quentin Dupieux

REALISATEUR, SCENARISTE, COMPOSITEUR, DIRECTEUR PHOTO ET MONTEUR

Un pneu, beaucoup, passionément

L'HOMME EST UN DRÔLE D'OIZO. MUSICIEN, PEU ENCLIN AUX COMPROMIS (COMME EN TÉMOIGNE SON ÉTONNANT MOYEN-MÉTRAGE **NONFILM**), LE RÉALISATEUR AVAIT DÉJÀ SIGNÉ AVEC LE CHEF-D'ŒUVRE **STEAK** LE MEILLEUR FILM D'ÉRIC ET RAMZY, PROUVANT À GRAND RENFORT D'ABSURDITÉ QUE LE DUO POSSÈDE DES RESSOURCES INEXPLOITÉES. IL REVIENT AUJOURD'HUI AVEC **RUBBER**, L'HISTOIRE D'UN PNEU QUI TUE, ÉCRITE EN TROIS SEMAINES...

Sur cette double page : Un homme, un pneu, un appareil photo... un film !

Brian Yuzna, qui a vu* Rubber*, nous confiait récemment qu'il se demandait qui avait pu produire un film pareil...

Avec un jeune producteur, Gregory Bernard, qui est aussi un ami, nous avions un projet appelé **Réalité**, dont il avait financé l'écriture. Je suis assez impatient, je n'aime pas l'idée de passer trois ans sur un film, et lorsque nous nous sommes rendu compte que ça allait être long à mettre sur pied, je lui ai proposé de faire un truc à budget limité, que j'écrirais vite, et qu'on tournerait deux mois plus tard. Il fallait y aller au flan. Il a suivi, il a fait ses fonds de tiroir, a réussi à mettre la mise de départ pour payer une directrice de casting, mon voyage, etc. Et nous l'avons vraiment filmé tout de suite : j'ai écrit en trois semaines, et nous sommes partis juste après. Nous avons immédiatement obtenu un résultat assez encourageant, et pendant que je tournais, il a réussi à accrocher des financements. Initialement, sur la seule base du pitch, les mecs nous riaient au nez... Si nous avions attendu l'argent de ceux qui signent les chèques en France, nous n'aurions jamais fait **Rubber**. Une fois que Gregory a mis les fonds de départ, d'autres personnes ont suivi. Ils pouvaient « posséder » un film pour pas cher.

Tout comme le logo que vous avez réalisé pour la boîte de Gregory Bernard (un type faisant du ski nautique avec une dignité absurde – NDLR), le monologue de Stephen Spinella au début de* Rubber *est à mourir de rire. Cependant, par rapport à* Steak*, on peut se demander ce qui vous a poussé à faire expliquer au personnage le concept du « no reason », à être aussi explicatif... Comme si vous aviez donné les clés aux spectateurs.

En fait, on pense qu'il s'adresse à nous, mais il s'adresse surtout aux spectateurs qui sont à l'image, ceux à qui l'autre personnage remet ensuite des jumelles. Mais bon, je trouvais surtout drôle de voir ces gens, cette organisation bizarre, dont on ignore tout. À un moment, l'un d'eux reçoit un coup de fil d'un maître qui lui ordonne d'assassiner l'un des spectateurs...

Ça ne serait pas vous, ce maître ?

(rires) Peut-être, mais on n'en sait rien... Tu parlais de **Steak**, il n'y a pas de clés dedans, c'est à prendre ou à laisser, c'est aussi un peu hermétique, du coup. Même si je ne l'ai pas conçu dans cet esprit, ce monologue est un truc qui embarque les gens, ou non. Un mec qui, potentiellement, n'aurait pas aimé l'histoire, pourrait tout de même être embarqué par ce monologue. Si j'avais démarré sur le pneu qui se

« TU TRANSPOSES **RUBBER** EN FRANÇE, A MARNE-FRANÇAIS, ET IL FERA MAL AUX YEUX... PARCE QU'AUX USA, LE

réveille, sans dire qu'il n'y a pas de raison, je pense qu'il y aurait eu des sifflets dès le début.

Parlez-nous de Wings Hauser...

Je ne le connaissais pas ! J'ai regardé sur YouTube des trucs de lui, c'est quand même très drôle. C'est un hasard en fait, il a passé le casting. Il a peut-être besoin d'argent, ou envie de tourner dans des films parce que ça lui manque... Il était exactement le personnage, le vieux vétéran du Vietnam relou. Puis je l'ai rencontré, un type super chouette, on a discuté, et c'est là qu'il m'a expliqué qu'il avait eu son heure de gloire. Bon, moi j'aime les mauvais films, mais pas à ce point-là, quand même ! C'est quand même costaud.

En revanche, le flic du début cite* Massacre à la tronçonneuse... *Et le générique de* Rubber, *avec son désert et son bruit strident, rappelle le film de Tobe Hooper.

C'est l'un de mes films préférés. Pour moi, il fait partie des œuvres ultimes. Le propos est tellement assumé... Le côté vrai, sans fioriture, ne donne pas l'impression d'un mec qui maîtrise l'outil cinéma, mais de quelqu'un qui crache un film. Tu ne sens pas la mise en scène, je trouve ça brillantissime. Et dans ce monologue, je n'allais pas jouer mon pointu, je voulais citer des longs-métrages que tout le monde connaissait.

Comme vous, Tobe Hooper s'est également occupé du son de son film...

Ah, je ne savais pas, mais il est clair que c'était certainement un truc très artisanal. Il m'arrive aussi d'être influencé par une merde que je viens de voir... Mais quand je réalise que ça vient d'un film que j'estime, alors finalement ça me rassure. Je ne m'étais pas rendu compte de l'influence de **Massacre...** sur le générique de **Rubber**, mais ça ne m'étonne pas !

Rubber ***est plutôt drôle et inoffensif avant le générique. Puis ce son strident injecte quelque chose au film, qui devient alors beaucoup plus violent, très brutal par moment, à l'image de* Steak*. Un mélange entre le rire et la violence...***

J'aime bien le mélange des deux. Quelque chose qui dit aux gens : « *Vous allez voir, vous allez vous marrer, on se retrouve à la fin* », je trouve ça glauque, et les œuvres uniquement sérieuses, je trouve ça encore plus glauque. Il est tellement facile de créer le malaise que je trouve ça inutile. Aller au cinéma pour s'infliger une expérience désagréable, je trouve ça à chier ! Mais le mélange des deux devient intéressant, parce que tu fais un peu ton marché. Et puis tu es surpris. Tu ne sais pas si la scène

LA-VALLEE, AVEC DES COMEDIENS
S ACTEURS SONT PARFAITS ! »

Rubber
>INTERVIEW

d'après va être drôle, ou te mettre mal à l'aise... Ainsi, tu emmènes les gens. La vie est comme ça : on ne fait pas que pleurer ou rire. Certains pleurent, puis se marrent la seconde d'après... Nous ne sommes pas « mono-émotionnels ». Il est évident que ce genre de balance, je ferai ça toute ma vie.

Vous aviez tourné* Steak *au Canada, vous avez tourné* Rubber *aux USA. Pourquoi ?
Le Canada était une sorte d'obsession, j'avais senti en y allant auparavant une sorte de vibe qui me plaisait bien. Et pour **Rubber**, c'était surtout pour passer à l'anglais. En allant là-bas, j'étais plus intéressé par les acteurs que par le décor, ou les clichés comme la bagnole de flic ou le désert, qui sont chouettes, mais à la portée de tout le monde. Ce qui m'intéressait c'était les comédiens, des mecs exceptionnels qui ne bossent pas beaucoup, qui sont prêts à venir faire un film pour 200 dollars la journée, et qui donnent tout. Les mecs que tu vois dans **Rubber** auraient très bien pu me prendre pour un con, tout seul avec mon appareil photo et mon trépied, mais non. Spinella, que tu as apprécié, m'a écrit des mails de trois pages avant de tourner pour analyser le film ! Ils étaient très mal payés, mais c'est leur vie, ces gars sont heureux quand ils sont devant une caméra. Et je crois qu'ils ont compris où je voulais en venir. Tu transposes **Rubber** en France, à Marne-la-Vallée, avec des comédiens français, et il fera mal aux yeux... Parce que là-bas, ils sont parfaits !

Un truc étonnant, c'est que vous êtes musicien, mais votre film est très silencieux. Il y a très peu de dialogues, aussi...
Je m'interdis l'association avec ma musique, je trouve ça un peu vulgaire. Si j'utilise dans le film ce que je fais en musique, un son un peu brut et déconstruit, fait pour les boîtes de nuit, je resserre encore plus l'étau et perds encore plus de spectateurs. C'est aussi un effet trop facile : la musique électronique avec des images, ça devient vite un clip. *(ATTENTION SPOILER ! – NDLR)* À la fin, quand le pneu devient un tricycle, je me le permets, je mets un morceau moderne. Mais ce n'est pas un moment dont je suis très satisfait, c'est un peu fastoche, ça fait passer deux minutes, mais bon...

Piranha 3D, qui est très sympa au demeurant, fonctionne beaucoup comme ça ! (ATTENTION SPOILER BIS ! – NDLR) En revanche,* Rubber *se termine sur l'attaque de Hollywood par les pneus...
C'est un clin d'œil... Quand j'ai fait ce film, j'étais un peu révolutionnaire dans l'âme. J'ai tout fait tout seul avec un appareil photo, et quand je regardais les rushes le soir, je me disais que je les enculais tous, les Guillaume Canet, tous ces trous du cul qui ont besoin de 200 camions de matos pour faire une image ! Il y a un côté jubilatoire à être seul à genoux dans le sable et à faire des images sublimes. Je ne revendique rien, tout le monde est très bien à sa place, mais il y a quand même un pied de nez, même si je sais que Hollywood s'en fout et qu'ils ne vont pas m'appeler. Mais ça me fait marrer de me dire que tout ça, c'est un peu de la poudre aux yeux, le matos, l'argent qu'on dépense pour faire des films, le temps et le nombre de réunions que ça demande, le nombre de mecs qui posent des questions à la con... Moi j'ai écrit un truc, hop, je pars le tourner avec mon appareil photo, et ça donne ça. Plus besoin de déplacer quinze personnes.

Vous aviez un chef-opérateur ?
Non ! C'est moi seul, avec le soleil ! Puis un mec qui prend le son, deux mecs pour faire exploser les têtes, un dernier qui télécommande le pneu... Le strict minimum. C'est une mini-révolution. Il y a des mecs plus malins que moi qui vont faire des films à 15 000 dollars qui auront la gueule d'un film à 15 millions, et qui vont se faire des burnes en or ! Nous, on est en dessous d'un million, mais il y avait quand même quelques trucs à payer : les lieux, les autorisations, le staff, la cantine dans le désert...

« J'AI TOUT FAIT TOU RUSHES LE SOIR, JE ME DISAIS QUE JE LES CUL QUI ONT BESOIN DE 200 CAMIONS DE

***Le motel de* Rubber *ressemble à celui de* The Devil's Rejects...**
C'est le même. C'est un décor qui a été construit pour un film de Dennis Hopper, dans les 70's. Ce truc est resté, quelqu'un l'a racheté et le loue pour des tournages.

Les références à* Hitcher *sont-elles conscientes ?
Non. Je pensais souvent à ***Duel***, en revanche. L'objet menaçant, sans raison... Par des effets de montage, Spielberg arrive à créer une tension folle, alors que c'est juste un camion dans le rétroviseur ! On me parle fréquemment de **Christine**, mais c'est un film réellement fantastique : le fait qu'elle se reconstruise, la radio qui se met en route toute seule... Dans ***Duel***, tu es dans la réalité, mais un élément du quotidien devient menaçant juste parce qu'il est un peu sale, et que tu ne vois pas le chauffeur... Transformer un pneu en menace, ce n'est pas si facile que ça, au niveau de la mise en scène. Il n'a jamais été question pour moi qu'il roule vite, ça a

Sur cette double page : Dans le désert, la folie contamine aussi bien le film que ceux qui le regardent...

T SEUL AVEC UN APPAREIL PHOTO, ET EN REGARDANT LES ENCULAIS TOUS, LES GUILLAUME CANET, TOUS CES TROUS DU MATOS POUR FAIRE UNE IMAGE ! »

toujours été un truc lent, menaçant. Le pneu était télécommandé dans 20 % des plans, il pouvait rouler, s'arrêter, repartir. Le reste, c'est un peu du spectacle de marionnette.

Vous parliez du cinéma français tout à l'heure...

Il m'arrive de regarder des films français, quand ça parle de l'être humain, parce que j'en suis un et que ça me touche. Mais pour les qualités cinématographiques, non. Il ne se passe rien... Je trouve que c'est un tas de feignants. Je ne veux pas être celui qui fait des doigts devant la caméra, mais je pense qu'il y a plein de mecs qui ont de bonnes intentions et qui se retrouvent broyés, à faire une merde, parce qu'ils ont dépensé trop d'argent et que finalement, ils ne contrôlent plus le truc. Surtout, je ne sens pas de « jeune » cinéma. Je me fous de la gueule de Canet, je n'ai rien contre lui, mais c'est déjà un cinéma de soixantenaire... C'est un mec jeune, qui a mon âge, et qui fait vraiment des longs-métrages de vieux. **JCVD**, ça m'a ennuyé, mais c'est bien tenté. Mais personne ne se dit : *« Je ne suis pas obligé de faire comme tous les films que j'ai vus, je peux faire autrement... »*. Il existe des codes, ce n'est pas pour ça qu'on ne peut pas changer les règles. Tu parlais d'Aja, je suis admiratif, il a atteint son fantasme, mais il ne fait rien d'autre que de s'inscrire dans un genre très demandé, en refaisant les longs-métrages qu'il a vus quand il était gamin, en mieux ou avec plus de pognon. Mais finalement, c'est aussi du cinéma de vieux : il n'y a plus de tentatives. Ce sont des choses que l'ont répète. On en a tellement vu qu'on sait comment se construit un film d'horreur.

Il y a certainement une différence entre un artisan et un artiste : d'un côté quelqu'un qui fait très bien son travail comme Aja, un grand technicien, et puis un autre mec qui aurait envie de faire avancer les choses.

Je n'ai même pas envie de faire avancer les choses, je trouve juste inquiétant le fait que le cinéma ne soit plus un terrain d'expérimentation artistique. C'est un reflet de l'époque qui m'angoisse profondément. Quand tu vois que des mecs font semblant d'être « indé » avec **Little Miss Sunshine** ou **Juno**... Ce sont de faux trucs, calculés, qui font faussement indé pour plaire à une tranche de la population. Les bobos se régalent parce que c'est mignon, un peu sensible... Mais c'est un produit, les mecs se font sodomiser. C'est conçu pour te plaire. Il n'y a pas si longtemps que ça, le cinéma était encore un domaine d'expériences, où tout était tolérable... **Rubber** n'est pas si fou que ça, c'est simple, lisible, il n'y a pas de flashs-back dans tous les sens, ni de trucs de montage complètement fous... Et pourtant, ça a l'air fou de faire ça, toi-même tu m'as demandé qui l'avait financé ! C'est juste un film, tout est possible. Bon, c'est important aussi qu'il y ait des produits, les gens ont besoin de nouveautés balisées, et moi aussi. Mais je trouve ça con qu'il ne reste pas quelques petites cases libres dans lesquelles tu peux t'exprimer sans passer pour un barjot. Sans filmer des viols d'enfants non plus : moi je ne veux pas déranger les gens, je veux leur faire plaisir, mais...

En ouvrant d'autres portes, quoi...

Voilà... C'est comme dans la musique, où tous les tubes de pop ne sont que des décalcos de la structure d'une chanson de Michael Jackson, parce qu'on a prouvé que ça pouvait marcher. On en a besoin aussi, mais on vit sur des schémas qui ont quarante ans. Le cinéma, ça peut aussi être quelque chose dont tu ne sais pas quoi penser. Si on te dit chaque seconde ce que tu dois ressentir, c'est terrorisant. Mais en même temps, moi je m'en fous, je m'amuse...

Propos recueillis par Rurik SALLÉ